

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Pierre COUTAZ

Sensations guatémaltèques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90b, p. 10-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Au Collège

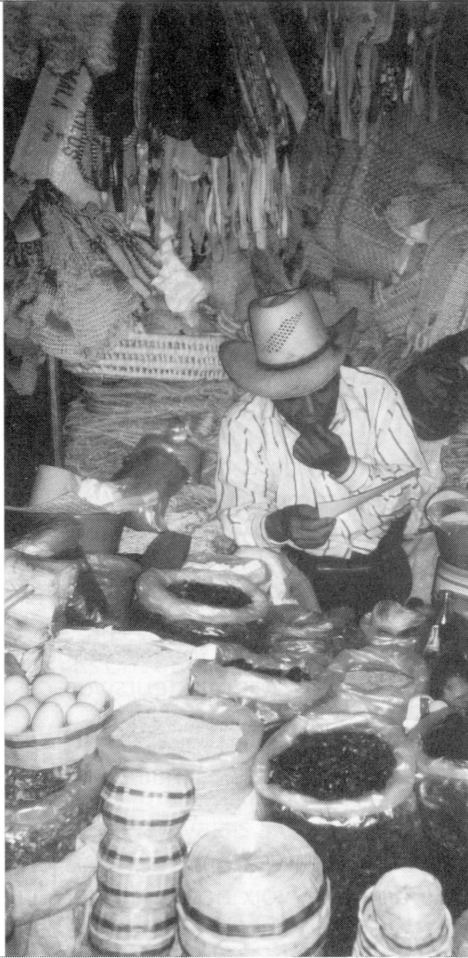
Sensations guatémaltèques

par Jean-Pierre Coutaz

Il est des lieux magiques où l'âme et l'esprit d'un pays semblent régner et, s'il fallait résumer le voyage de la Fanfare du Collège au Guatemala, organisé par Dario Maldonado son directeur (du 23 juillet au 14 août 1995), je choisirais sans hésiter le marché de Guatemala City pour illustrer la pérennité du passé et les goûts, au sens large, du peuple d'aujourd'hui.



La Fanfare et ses accompagnants.



... A la manière de la ville, un réseau de couloirs perpendiculaires quadrillent ce labyrinthe souterrain à plusieurs niveaux où l'odorat sert de guide pour repérer le secteur des cuirs, des légumes, des fruits, de la cuisine indienne, et les yeux papillonnent sur les tissus chamarrés et les —miques à la polychromie —dacieuse.

De chaque côté des allées étroites, les marchandises mobilisent le moindre espace à tel point que, souvent, le vendeur se confond avec elles. Le chaland déambule dans ces galeries basses, courbant la tête parfois, sous une avalanche de merveilles où l'ingéniosité rivalise avec la simplicité du matériau. Caverne d'Ali Baba où des trésors d'imagination métamorphosent l'humble baguette de bois sec en instrument traditionnel ou en décoration peu coûteuse.

Prévert lui-même ne renierait pas cet inventaire où le futile côtoie l'indispensable, le sacré le ludique, le savon le masque maya, les accessoires de la première communion la machette, l'indienne les grenouilles empaillées.

Un portefaix surchargé et pressé fend de temps en temps la nonchalance indienne qui peu à peu contamine le touriste. Le regard tantôt escalade des pyramides de légumes multicolores, tantôt glisse sur les bananes, à même le sol, déclinant leurs gammes de vert-jaune: quelques accords mineurs virant au brun font ressembler certaines à de minuscules momies que guettent les ventres creux aux yeux désargentés.



Dans un coin de ce dédale tiède surgit, stoïque et souriante sous son auréole électriée, une vierge saint-sulpicienne dont la robe blanche contraste singulièrement avec celle de l'indigène implorant à genoux quelques grâces mystérieuses. Un flash sacrilège brise ce dialogue silencieux.

Une paire d'yeux incandescents trucident le voleur d'image et disparaissent dans la foule sous le regard de verre de la statue de plâtre compatissant.

Un fumet stagnant confirme aux narines en alerte la proximité des cuisines et de midi. De véritables stands familiaux où règne la mère sur ses filles jolies et des fourneaux rustiques occupent tout un étage de cette vaste cantine. Le poulet est roi et sa cour d'admirateurs voraces, variée.

Un comptoir étroit sert de table et sépare l'espace culinaire de l'allée centrale.

Une illuminée hors d'âge invective le public indifférent, dans une main la Bible peut-être, dans l'autre un porte-voix nasillard alternant imprécations et mélopées salvatrices. Ses chaussures sont aussi râpées que sa voix; les poulets bien cuits!

Prudence! Il n'y a pas que les diarrhées verbales qui surprennent l'étranger si un brin d'hygiène alimentaire n'entoure le rituel du repas.

Dans leurs costumes bigarrés, véritables arcs-en-ciel géométriques, les filles vont et viennent avec lenteur, sérénité, souriant de toutes leurs lèvres généreuses, arborant des incisives incrustées de motifs d'argent et solidement ancrées dans une gencive saillante, gage de leur appartenance à la race maya.

Il est midi.